



HAL
open science

Romantisme - Partie I - Littérature et histoire culturelle- Naissance de l'histoire littéraire

Françoise Sylvos

► **To cite this version:**

Françoise Sylvos. Romantisme - Partie I - Littérature et histoire culturelle- Naissance de l'histoire littéraire. Doctorat. France. 2020. hal-02977305

HAL Id: hal-02977305

<https://hal.science/hal-02977305>

Submitted on 24 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

COURS sur le ROMANTISME¹

Françoise SYLVOS

Professeur à l'Université de La Réunion

*

Note pratique aux étudiants avant les séances de travaux dirigés :

Il est donc conseillé d'imprimer les textes et documents afin de les avoir sous les yeux pendant la visioconférence ou de les transférer et afficher sur une tablette ou autre support (ordinateur, téléphone) pendant la séance de travaux dirigés en visioconférence. Suivre la visio et consulter les documents sur le même appareil n'est en effet guère commode.

I – Introduction

Quelques mots sur l'histoire culturelle et l'histoire de la littérature.

1 – Le cours « Littérature et histoire culturelle » s'intéresse aux textes et à leurs contextes.

Problématiques

En quoi la connaissance des contextes historiques et culturels éclaire-t-elle les textes ?

Comment les textes interagissent-ils avec l'histoire ?

a - Qu'est-ce que l'histoire culturelle ?

L'histoire culturelle est une histoire qui échappe à des données purement événementielles pour s'intéresser à des domaines de l'histoire du quotidien, des mœurs, de la pensée qui s'inscrivent dans la durée moyenne ou la longue durée.

Parmi ses représentants, on compte des historiens qui se sont appuyés sur les textes littéraires, tels Louis Chevalier (*Classes laborieuses, classes dangereuses*, 1958) ou Alain Corbin (*Le miasme et la jonquille, L'odorat et l'imaginaire sociale, XVIII^e-XIX^e siècles*, 1987). On compte aussi des sémiologues tel que Philippe Hamon, qui prend en compte l'évolution des supports médiatiques et de la communication pour mieux comprendre les objets littéraires. On verra plus loin qu'il aborde *Au bonheur des dames* de Zola à partir d'une question d'histoire culturelle, l'essor pluri-médiatique de la réclame – ancêtre de la publicité – au début du XIX^e siècle. D'autres, telle

¹ Ce cours est soumis au code de la propriété intellectuelle et a fait l'objet d'un dépôt officiel.

Françoise Mélonio, abordent le XIX^e siècle sous l'angle des générations et des systèmes symboliques.

b – Littérature et histoire culturelle, quelques aspects :

L'histoire culturelle aborde aussi bien les contextes historiques que les conditions – éditoriales, économiques, morales, esthétiques, scientifiques et techniques, scéniques [pour les arts du spectacle] - dans lesquelles émergent et sont créées les œuvres.

*** Les savoirs (seuils épistémologiques)**

Référence : Foucault, *L'archéologie du savoir*. C'est une méthode historique qui inclut les textes littéraires dans des séries d'écrits et de savoirs qui ne le sont pas nécessairement. La pensée est considérée comme un milieu, à la manière d'un terrain de fouilles archéologiques. Tout écrit est envisagé non comme un texte unique mais comme un document à envisager dans sa relation avec d'autres.

Sources

Exemple : comparaison entre Bastiat, le paradoxe de la vitre cassée et Baudelaire, « Le mauvais vitrier ».

Bastiat "La vitre cassée"

Juillet 1850.

Dans la sphère économique, un acte, une habitude, une institution, une loi n'engendrent pas seulement un effet, mais une série d'effets. De ces effets, le premier seul est immédiat ; il se manifeste simultanément avec sa cause, on le voit. Les autres ne se déroulent que successivement, on ne les voit pas ; heureux si on les prévoit.

Entre un mauvais et un bon Économiste, voici toute la différence : l'un s'en tient à l'effet visible ; l'autre tient compte et de l'effet qu'on voit et de ceux qu'il faut prévoir.

Mais cette différence est énorme, car il arrive presque toujours que, lorsque la conséquence immédiate est favorable, les conséquences ultérieures sont funestes, et vice versa. — D'où il suit que le mauvais Économiste poursuit un petit bien actuel qui sera suivi d'un grand mal à venir, tandis que le vrai économiste poursuit un grand bien à venir, au risque d'une petit mal actuel.

Du reste, il en est ainsi en hygiène, en morale. Souvent, plus le premier fruit d'une habitude est doux, plus les autres sont amers. Témoin : la débauche, la paresse, la prodigalité. Lors donc qu'un homme, frappé de l'effet qu'on voit, n'a pas encore appris à discerner ceux qu'on ne voit pas, il s'abandonne à des habitudes funestes, non-seulement par penchant, mais par calcul.

Ceci explique l'évolution fatalement douloureuse de l'humanité. L'ignorance entoure son berceau ; donc elle se détermine dans ses actes par leurs premières conséquences, les seules, à son origine, qu'elle puisse voir. Ce n'est qu'à la longue qu'elle apprend à tenir compte des autres. Deux maîtres, bien divers, lui enseignent cette leçon :

l'Expérience et la Prévoyance. L'expérience régente efficacement mais brutalement. Elle nous instruit de tous les effets d'un acte en nous les faisant ressentir, et nous ne pouvons manquer de finir par savoir que le feu brûle, à force de nous brûler. À ce rude docteur, j'en voudrais, autant que possible, substituer un plus doux : la Prévoyance. C'est pourquoi je rechercherai les conséquences de quelques phénomènes économiques, opposant à celles qu'on voit celles qu'on ne voit pas.

I. LA VITRE CASSÉE

Avez-vous jamais été témoin de la fureur du bon bourgeois Jacques Bonhomme, quand son fils terrible est parvenu à casser un carreau de vitre ? Si vous avez assisté à ce spectacle, à coup sûr vous aurez aussi constaté que tous les assistants, fussent-ils trente, semblent s'être donné le mot pour offrir au propriétaire infortuné cette consolation uniforme : « À quelque chose malheur est bon. De tels accidents font aller l'industrie. Il faut que tout le monde vive. Que deviendraient les vitriers, si l'on ne cassait jamais de vitres ? »

Or, il y a dans cette formule de condoléance toute une théorie, qu'il est bon de surprendre *flagrante delicto* dans ce cas très-simple, attendu que c'est exactement la même que celle qui, par malheur, régit la plupart de nos institutions économiques.

À supposer qu'il faille dépenser six francs pour réparer le dommage, si l'on veut dire que l'accident fait arriver six francs à l'industrie vitrière, qu'il encourage dans la mesure de six francs la susdite industrie, je l'accorde, je ne conteste en aucune façon, on raisonne juste. Le vitrier va venir, il fera besogne, touchera six francs, se frotera les mains et bénira de son cœur l'enfant terrible. C'est ce qu'on voit.

Mais si, par voie de déduction, on arrive à conclure, comme on le fait trop souvent, qu'il est bon qu'on casse les vitres, que cela fait circuler l'argent, qu'il en résulte un encouragement pour l'industrie en général, je suis obligé de m'écrier : halte-là ! Votre théorie s'arrête à ce qu'on voit, elle ne tient pas compte de ce qu'on ne voit pas.

On ne voit pas que, puisque notre bourgeois a dépensé six francs à une chose, il ne pourra plus les dépenser à une autre. On ne voit pas que s'il n'eût pas eu de vitre à remplacer, il eût remplacé, par exemple, ses souliers éculés ou mis un livre de plus dans sa bibliothèque. Bref, il aurait fait de ses six francs un emploi quelconque qu'il ne fera pas.

Faisons donc le compte de l'industrie en général.

La vitre étant cassée, l'industrie vitrière est encouragée dans la mesure de six francs ; c'est ce qu'on voit.

Si la vitre n'eût pas été cassée, l'industrie cordonnière (ou toute autre) eût été encouragée dans la mesure de six francs ; c'est ce qu'on ne voit pas.

Et si l'on prenait en considération ce qu'on ne voit pas, parce que c'est un fait négatif, aussi bien que ce que l'on voit, parce que c'est un fait positif, on

comprendrait qu'il n'y a aucun intérêt pour l'industrie en général, ou pour l'ensemble du travail national, à ce que des vitres se cassent ou ne se cassent pas.

Faisons maintenant le compte de Jacques Bonhomme.

Dans la première hypothèse, celle de la vitre cassée, il dépense six francs, et a, ni plus ni moins que devant, la jouissance d'une vitre.

Dans la seconde, celle où l'accident ne fût pas arrivé, il aurait dépensé six francs en chaussure et aurait eu tout à la fois la jouissance d'une paire de souliers et celle d'une vitre.

Or, comme Jacques Bonhomme fait partie de la société, il faut conclure de là que, considérée dans son ensemble, et toute balance faite de ses travaux et de ses jouissances, elle a perdu la valeur de la vitre cassée.

Par où, en généralisant, nous arrivons à cette conclusion inattendue : « la société perd la valeur des objets inutilement détruits, » — et à cet aphorisme qui fera dresser les cheveux sur la tête des protectionnistes : « Casser, briser, dissiper, ce n'est pas encourager le travail national, » ou plus brièvement : « destruction n'est pas profit. »

Que direz-vous, **Moniteur industriel**, que direz-vous, adeptes de ce bon **M. de Saint-Chamans**, qui a calculé avec tant de précision ce que l'industrie gagnerait à l'incendie de Paris, à raison des maisons qu'il faudrait reconstruire ?

Je suis fâché de déranger ses ingénieux calculs, d'autant qu'il en a fait passer l'esprit dans notre législation. Mais je le prie de les recommencer, en faisant entrer en ligne de compte ce qu'on ne voit pas à côté de ce qu'on voit.

Il faut que le lecteur s'attache à bien constater qu'il n'y a pas seulement deux personnages, mais trois dans le petit drame que j'ai soumis à son attention. L'un, Jacques Bonhomme, représente le Consommateur, réduit par la destruction à une jouissance au lieu de deux. L'autre, sous la figure du Vitrier, nous montre le Producteur dont l'accident encourage l'industrie. Le troisième est le Cordonnier (ou tout autre industriel) dont le travail est découragé d'autant par la même cause. C'est ce troisième personnage qu'on tient toujours dans l'ombre et qui, personnifiant ce qu'on ne voit pas, est un élément nécessaire du problème. C'est lui qui bientôt nous enseignera qu'il n'est pas moins absurde de voir un profit dans une restriction, laquelle n'est après tout qu'une destruction partielle. — Aussi, allez au fond de tous les arguments qu'on fait valoir en sa faveur, vous n'y trouverez que la paraphrase de ce dicton vulgaire : « Que deviendraient les vitriers, si l'on ne cassait jamais de vitres ? »

https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Mauvais_Vitrier
Pour un prallèle avec Baudelaire, suivre le lien ci-dessus.

* **L'histoire des mentalités et le contexte scientifique et technique.**

Au XIX^e siècle, la question du progrès est centrale et en débat, notamment en raison de l'essor de nouvelles techniques comme la vapeur (chemin de fer, bateau à vapeur), l'électricité (Robida, la vie électrique) et de philosophies centrées sur la religion du progrès (cf. Auguste Comte et le positivisme).

Pour aller plus loin, on peut consulter cet article de Serge Zenkine:

<https://books.openedition.org/pul/6161?lang=fr>

Exemple d'une interaction entre l'histoire des mentalités et la littérature : importance du magnétisme animal de Mesmer dans les textes fantastiques de Hoffmann et des romantiques français tel Dumas).

- Pour apprendre à connaître Mesmer, suivre ce lien :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Magn%C3%A9tisme_animal#:~:text=Selon%20Mesmer%2C%20le%20magn%C3%A9tisme%20animal,%C2%BB%2C%20sur%20tout%20le%20corps.

- Pour prendre connaissance de l'importance du magnétisme animal dans la littérature, voir mon article sur « Magnétisme et attraction dans l'oeuvre de Nerval » en suivant ce lien :

https://www.persee.fr/doc/litts_0563-9751_2000_num_42_1_2129

Autres domaines importants rattachées aux rapports entre l'histoire culturelle et la littérature:

- Statut de l'écrivain, images et fonctions de l'écrivain [voir les ouvrages de Paul Bénichou, les publications de José-Luis Diaz]

Voir, à l'époque romantique, la représentation de l'écrivain comme « mage » (guide).

Victor Hugo, *Contemplations*, 1856

XXIII

LES MAGES

I

POURQUOI donc faites-vous des prêtres
Quand vous en avez parmi vous ?
Les esprits conducteurs des êtres

Portent un signe sombre et doux.
Nous naissons tous ce que nous sommes.
Dieu de ses mains sacre les hommes
Dans les ténèbres des berceaux ;
Son effrayant doigt invisible
Écrit sous leur crâne la bible
Des arbres, des monts et des eaux.

Ces hommes, ce sont les poètes ;
Ceux dont l'aile monte et descend ;
Toutes les bouches inquiètes
Qu'ouvre le verbe frémissant ;
Les Virgiles, les Isaïes ;
Toutes les âmes envahies
Par les grandes brumes du sort ;
Tous ceux en qui Dieu se concentre ;
Tous les yeux où la lumière entre,
Tous les fronts d'où le rayon sort.

[...]

- Les supports médiatiques (voir le formatage des chapitres de *Voyage en Orient* du fait de sa publication en feuilletons ; voir aussi l'explication des fluctuations politiques de certains écrivains du fait de la couleur politique des journaux dans lesquels ils publient).

- Le contexte politique et historique

Voir l'exemple de la représentation de *La muette de Portici* de Scribe, qui entraîne en Belgique des émeutes en 1830 en suivant le lien ci-dessous :

https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Muette_de_Portici

- Le contexte juridique (notamment du point de vue des libertés d'expression)

Pour aller plus loin, visionner la conférence de Jean-Baptiste Amadiou au Collège de France :

https://www.youtube.com/watch?v=a34hzu4O10M&ab_channel=Coll%C3%A8gedeFrance

- Sociabilités, institutions, patrimoine et lieux littéraires (exemple plus bas l'exemple du parc d'Ermenonville, relais entre Rousseau et Nerval, placé sous le signe de la mémoire légendaire).

2 – Quelques mots sur l'histoire de la littérature (seuils et continuités historiques)

- En histoire de la littérature, on peut hésiter : faut-il insister sur les ruptures, sur les seuils chronologiques ? Cette méthode, pour aller dans le sens de la clarté, doit être tempérée par une autre façon de procéder. Il faut aussi mettre en avant les liens entre les époques et la continuité. Je parlerai d'abord de ces liens avant d'aborder les ruptures.

Exemple de rupture :

- Entre 1849 et 1851, après le coup d'État du 2 décembre 1851, la faillite de la Seconde République met à mal l'idéalisme littéraire et ses visées humanitaires et libertaires du romantisme.

La figure de Jean-Jacques, emblématique des faits littéraires situés du côté de la continuité :

- L'un des liens entre le XVIII^e siècle et le XIX^e siècle est Jean-Jacques Rousseau dont le plupart des romantiques ont repris en charge l'héritage intellectuel et la légende.

II - le XIX^e siècle et la naissance de l'histoire littéraire de Sainte-Beuve à Lanson

1 – Jean-Jacques Rousseau, culte, légende, héritages

J.-J. R. est pleinement un homme du XVIII^e siècle (1712-1778). C'est pourtant sous sa plume qu'est apparu pour la première fois dans un texte francophone l'adjectif romantique. Rousseau emploie cet adjectif pour caractériser le paysage foisonnant et sauvage du lac de Bienne. Le romantisme renvoie, du moins à l'origine, au goût du XVIII^e siècle pour une nature indisciplinée et pour le jardin à l'anglaise, dont les formes sont plus libres que celles du jardin à la française.

Ce choix d'une esthétique libre et capricieuse n'est sans doute pas un hasard. Rousseau est le premier intellectuel dans la mesure où le premier, il a recherché la liberté alors que ses confrères, hommes de lettres vivaient du mécénat, pour la plupart de ceux qui ne disposaient pas d'une fortune personnelle. Rousseau copiait des partitions de musique pour gagner de quoi vivre libre et il se brouilla successivement avec tous ses protecteurs, ne supportant aucune contrainte. J.-J.R. plaça la sensibilité au rang de critère de définition de l'humain. Il en explore de manière rationnelle et avec l'esprit expérimental les limites et la force. Cet esprit expérimental prédominait dans le roman épistolaire intitulé *Julie ou la nouvelle Héloïse*, dans lequel l'amour faisait l'objet de manipulations de la part des personnages (épisodes du bosquet et de l'Elysée).

En revanche, cette approche rationnelle de la sensibilité aura disparu du roman et de la littérature de la première moitié du XIX^e siècle. Le XIX^e siècle préfère, du moins jusqu'à Zola, une psychologie imprévisible, vague comme celle de Stendhal, à la vérification romanesque des théories empiristes sur la sensibilité, dans la lignée de Locke ou des sensualistes du XVIII^e siècle. L'imprévisible prévaut sur le discours philosophique, sur la logique des sentiments et des passions. Il n'en reste pas moins que Balzac importe les méthodes des sciences naturelles dans l'espace du roman (cf. la préface de la *Comédie humaine*, 1842).

Le XIX^e siècle a repris à Rousseau sa poétique du sujet. Rousseau est un mythe et il est devenu l'objet d'un culte. Une visite de la page facebook Lettrés modernes de La Réunion mettra en relief cette focalisation de la littérature romantique sur le moi, à la lueur des objets issus de la conservation du décor de la maison de Victor Hugo à Guernesey [rechercher album dans le moteur de recherches de la page matérialisé par une loupe ou coller ce lien dans un moteur de recherches Web :

<https://www.facebook.com/Let974/photos/a.1982080578742974/1982132998737732>]

La légende de Rousseau s'est édifiée à travers des lieux de mémoire, des objets et des ouvrages. Ces vestiges légendaires sont autant de médiateurs entre le patriarche du romantisme et le courant qui lui rend hommage. Le XIX^e siècle affectionne le pèlerinage à Ermenonville, un parc qui lui a été entièrement dédié et qui comporte des allusions aux *Confessions*, dans lesquelles Rousseau se raconte sans fards et livre, selon un pacte d'authenticité, des secrets et révélations intimes. Le

pèlerinage à Ermenonville est une pratique de dévotion philosophique qui a motivé la rédaction d'itinéraires touristiques dans ce lieu.

Quelques images représentatives du parc d'Ermenonville édifié par le marquis de Girardin à la mémoire de Rousseau sur ce site touristique :

- https://www.tripadvisor.fr/LocationPhotoDirectLink-g1080888-d7189407-i114729789-Parc_Rousseau-Ermenonville_Oise_Hauts_de_France.html

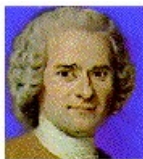
- La poétique de l'espace revisitée par l'histoire culturelle (celle des lieux de mémoire, des arts décoratifs et des guides de pèlerinage) se déploie dans mon article à consulter en ligne :

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02052274/document>

Les grands écrivains du XIXe siècle, Chateaubriand dans les *Mémoires d'Outre-tombe*, Stendhal, dans ses écrits à la première personne, Sand dans *Histoire de ma vie*, ne manquent pas de rendre hommage à Rousseau en tant que fondateur moderne de l'autobiographie et des mémoires. Rousseau, avec la pervenche des *Confessions*, a donné aux lieux et aux éléments naturels le pouvoir de créer la réminiscence et de ressusciter le passé. De Chateaubriand à Proust en passant par Nerval, on a retrouvé ce rapport au passé qui réveille subitement le choc d'une sensation. Chateaubriand, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, évoque les grives musiciennes qui lui rappellent son enfance. Nerval, dans *Sylvie* (1853), évoque les pervenches de Rousseau. Proust dans la *Recherche du temps perdu* (tome I, 1913) parle de la petite madeleine dont la saveur réveille tout un monde endormi dans sa mémoire.

GROUPEMENT de TEXTES : Poétique du sujet et réminiscence

Jean-Jacques Rousseau, *Les confessions*, VI (1765)



Les Confessions, livre 6

Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman étoit en chaise à porteurs, et je la suivais à pied. Le chemin monte, elle étoit assez pesante, et craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à peu près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie et me dit: voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avais jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, et j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jetai seulement en passant un coup d'oeil sur celle-là, et près de trente ans se sont passés sans que j'aie revu de la pervenche, ou que j'y aie fait attention. En 1764 étant à Cressier avec mon ami M. du Peyrou, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il a un joli salon qu'il appelle avec raison Bellevue. Je commençais alors d'herboriser un peu. En montant et regardant parmi les buissons je pousse un cri de joie: ah voilà de la pervenche; et c'en étoit en effet. Du Peyrou s'aperçut du transport, mais il en ignorait la cause; il l'apprendra, je l'espère lorsqu'un jour il lira ceci.

.....

[...]

Hier au soir je me promenais seul ; le ciel ressemblait à un ciel d'automne ; un vent froid soufflait par intervalles. A la percée d'un fourré, je m'arrêtai pour regarder le soleil : il s'enfonçait dans des nuages au-dessus de la tour d'Alluye, d'où Gabrielle, habitante de cette tour, avait vu comme moi le soleil se coucher il y a deux cents ans. Que sont devenus Henri et Gabrielle ? Ce que je serai devenu quand ces Mémoires seront publiés.

•

Je fus tiré de mes réflexions par le gazouillement d'une grive perchée sur la plus haute branche d'un bouleau. A l'instant, ce son magique fit reparaître à mes yeux le domaine paternel. J'oubliai les catastrophes dont je venais d'être le témoin, et, transporté subitement dans le passé, je revis ces campagnes où j'entendis si souvent siffler la grive. Quand je l'écoutais alors, j'étais triste de même qu'aujourd'hui. Mais cette première tristesse étoit celle qui naît d'un désir vague de bonheur, lorsqu'on est sans expérience ; la tristesse que j'éprouve actuellement vient de la connaissance des choses appréciées et jugées. Le chant de l'oiseau dans les bois de Combourg m'entretenait d'une félicité que je croyais atteindre ; le même chant dans le parc de Montboissier me rappelait des jours perdus à la poursuite de cette félicité

insaisissable. Je n'ai plus rien à apprendre, j'ai marché plus vite qu'un autre, et j'ai fait le tour de la vie. Les heures fuient et m'entraînent ; je n'ai pas même la certitude de pouvoir achever ces Mémoires. Dans combien de lieux ai-je déjà commencé à les écrire, et dans quel lieu les finirai-je ? Combien de temps me promènerai-je au bord des bois ? Mettons à profit le peu d'instant qui me restent ; hâtons-nous de peindre ma jeunesse, tandis que j'y touche encore : le navigateur, abandonnant pour jamais un rivage enchanté, écrit son journal à la vue de la terre qui s'éloigne et qui va bientôt disparaître.

Les Mémoires d'Outre-Tombe - Chateaubriand

Première partie - Livre troisième - Chapitre 1 - Promenade. - Apparition de Combourg.

.....

Gérard de Nerval

SYLVIE

Chapitre V – Le village (extrait)

1853

Voici le village au bout de la sente qui côtoie la forêt : vingt chaumières dont la vigne et les roses grimpantes festonnent les murs. Des fileuses matinales, coiffées de mouchoirs rouges, travaillent réunies devant une ferme. Sylvie n'est point avec elles. C'est presque une demoiselle depuis qu'elle exécute de fines dentelles, tandis que ses parents sont restés de bons villageois. — Je suis monté à sa chambre sans étonner personne ; déjà levée depuis longtemps, elle agitait les fuseaux de sa dentelle, qui claquaient avec un doux bruit sur le carreau vert que soutenaient ses genoux. « Vous voilà, paresseux, dit-elle avec son sourire divin, je suis sûre que vous sortez seulement de votre lit ! » Je lui racontai ma nuit passée sans sommeil, mes courses égarées à travers les bois et les roches. Elle voulut bien me plaindre un instant. « Si vous n'êtes pas fatigué, je vais vous faire courir encore. Nous irons voir ma grand'tante à Othys. » J'avais à peine répondu qu'elle se leva joyeusement, arrangea ses cheveux devant un miroir et se coiffa d'un chapeau de paille rustique. L'innocence et la joie éclataient dans ses yeux. Nous partîmes en suivant les bords de la Thève, à travers les prés semés de marguerites et de boutons-d'or, puis le long des bois de Saint-Laurent, franchissant parfois les ruisseaux et les halliers pour abrégier la route. Les merles sifflaient dans les arbres, et les mésanges s'échappaient joyeusement des buissons frôlés par notre marche.

Parfois nous rencontrions sous nos pas les pervenches si chères à Rousseau, ouvrant leurs corolles bleues parmi ces longs rameaux de feuilles accouplées, lianes modestes qui arrêtaient les pieds furtifs de ma compagne. Indifférente aux souvenirs du philosophe genevois, elle cherchait çà et là les fraises parfumées, et moi, je lui parlais de *La Nouvelle Héloïse* dont je récitais par cœur quelques passages. « Est-ce que c'est joli ? dit-elle. — C'est sublime. — Est-ce mieux qu'Auguste Lafontaine ? — C'est plus tendre. — Oh ! bien, dit-elle, il faut que je lise cela. Je dirai à mon frère de me l'apporter la première fois qu'il ira à Senlis. » Et je continuais à réciter des fragments de *L'Héloïse* pendant que Sylvie cueillait des fraises.

La pervenche, évoquée ailleurs dans cette nouvelle comme faisant partie d'un bouquet de fleurs sauvages ramassées par Sylvie (« marguerites, boutons d'or, *pervenches*, fraises, digitale pourprée »), est précisément convoquée dans un contexte narratif accueillant à la réminiscence. C'est en effet le souvenir rayonnant d'une première excursion à Ermenonville qui fait l'objet du récit. C'est un double voyage – voyage dans le temps qui signe le retour à la jeunesse perdue, voyage dans l'espace vers le cadre rustique de la province du Nord de Paris, l'Aisne – qui encadre ce passage.

La pervenche est un embrayeur générique, un indice de genericité qui renvoie à la tradition autobiographique.

Ce que les écrivains romantiques aiment par dessus tout dans le personnage de Rousseau, c'est son indépendance qui va jusqu'à la misanthropie et à la marginalisation, un goût de la liberté qui imprègne son esthétique, sensible dans le jardin de l'Elysée de Clarens. Ce jardin ne doit rien à l'artifice. La nature y fait tout et la main de l'homme ne fait que guider, clarifier ce que la nature procure à l'état sauvage. Opposé au jardin classique, sévère, géométrique, destiné aux parades mondaines de la cour, l'Elysée de Clarens [*La Nouvelle Héloïse*] est retiré, destiné à la médiation et au bonheur privé, surprenant et irrégulier.

La liberté est une notion centrale pour les romantiques. D'elle, tout découle :

- l'esthétique et la recherche de l'inventivité formelle, qui détermine l'anti-académisme et l'anti-classicisme ;
- la notion de révolution permanente qui alimente les dissidences – cf. les petits romantiques - et la liberté de critiquer tout et tous, à commencer par soi-même ;
- les contradictions politiques, esthétiques, poétiques de ce courant complexe.

2 – Le goût du passé

On a parlé du lien du XIX^e siècle avec le précédent. On pourrait parler d'une renaissance de l'esprit encyclopédique du XVIII^e siècle (Diderot et d'Alembert) avec *L'Encyclopédie nouvelle* de Pierre Leroux (1834-1847). Le rapport du XIX^e siècle au passé est d'autant plus fort qu'il vit sur l'héritage révolutionnaire de l'abolition de l'Ancien Régime, de la chute de l'Empire napoléonien, des tentatives de restauration monarchique, des chutes brutales, des révolutions, des attentats et des coups d'Etat. La conscience historique est avivée par celle des changements et des ruptures, par l'émergence de la mode et l'accélération de la vie moderne. Le XIX^e siècle est le siècle de l'histoire, du roman historique et de l'histoire de la littérature.

La légende des siècles de Victor Hugo expose une histoire placée sous le signe de l'imaginaire et de la transcendance, rappelant qu'il s'est inspiré des romans de chevalerie et de la chanson de geste. Ce recueil est « de l'histoire écoutée aux portes de la légende ». Le rapport des romantiques à l'histoire est donc, parfois, délibérément subjectif et romanesque. Parmi les grands historiens du XIX^e siècle, il faut compter Michelet, qui invente l'histoire sociale en tant qu'auteur de l'ouvrage intitulé *Le peuple* (1846) dans lequel il réhabilite ce dernier, face à l'image déplorable que beaucoup de ses contemporains en donnent.

L'histoire de la littérature naît au XIX^e siècle grâce à des bibliophiles ou amateurs de livres. C'est Charles Nodier, maître du fantastique et conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Il redécouvre Cyrano de Bergerac. Mais beaucoup de ses contemporains écrivains veulent faire pour la littérature ce que les archéologues font pour les ruines et les monuments, au moment où l'on crée la société de protection des monuments historiques (1837). C'est, par exemple, ce que fait Sainte-Beuve, avec son *Tableau historique de la littérature du XVI^e siècle* publié à la fin des années 1820. C'est aussi le cas de Théophile Gautier, qui réunit, dans *Les grotesques* (vers 1840), un ensemble de portraits consacrés à des écrivains du XVII^e siècle qui ne suivent pas le courant classique.

Ci-joint un lien sur l'histoire du patrimoine et l'intervention de Victor Hugo (pamphlet de 1825 contre la destruction de monuments).

<file:///C:/Users/elsad/Downloads/Expo%20-%201re%20partie.pdf>

L'histoire littéraire du XIX^e siècle fait surgir 'un autre XVII^e siècle', celui de la Renaissance, de Théophile de Viau et de D'Assoucy. Victor Hugo consacre dans la *Légende des siècles* une section à la poésie de la Renaissance une section intitulée le « Groupe des Idylles », qui parle d'Orphée pour aller à lui-même en passant par Ronsard. Gautier valorise là des personnages sulfureux, individualistes ou même libertins – c'est ainsi qu'on désigne les libre penseurs. Les romantiques, anti-classiques, se reconnaissent dans ces francs-tireurs. Théophile Gautier est surnommé Théophile comme le Théophile de Viau du XVII^e siècle. Alors qu'il parcourt à pied la forêt noire, Nerval s'identifie à un écrivain libertin, Charles d'Assoucy, qui a mené une vie errante au XVII^e siècle. Nerval va faire pour le XVIII^e siècle ce que Gautier a fait pour le XVII^e siècle, dans un ensemble intitulé *Les illuminés ou les précurseurs du socialisme* (1852). On y lit des notices historiques sur Cagliostro, Nicolas Restif de la Bretonne ou Jacques Cazotte.

Le XIX^e siècle réinvente le passé. L'histoire littéraire romantique n'est pas théorisée ; elle le sera plus clairement durant la seconde moitié du XIX^e siècle, avec une histoire de la littérature, telle que celle de Saint-René Taillandier ou de Gustave Lanson, plus proche du début du XX^e siècle.

3 – La modernité

La modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable. (Baudelaire, *Le peintre de la vie moderne*)

Victor Hugo écrit que le romantisme est né de la Révolution française (préface des *Odes et ballades*, 1824) :

La littérature nouvelle est vraie. Et qu'importe qu'elle soit le résultat de la révolution ?
La moisson est-elle moins belle parce qu'elle a mûri sur le volcan ?

La nouveauté de la littérature romantique est sa volonté d'être moderne – même s'il est possible d'envisager ce désir comme la résurgence de la querelle des Anciens et des Modernes. La modernité engage une conception variable de la beauté, de l'art et de la littérature, alors que le classicisme repose en grande partie sur des principes intangibles et sur des modèles antiques perçus comme indépassables.

Quand les romantiques font remonter à la surface des écrivains considérés comme mineurs ou oubliés [voir le point précédent], ils mettent en relief l'importance de la mode, du contexte et la dévaluation possible des écrits. La littérature doit plaire ici et maintenant, et s'écrit en réaction à une actualité immédiate. Alors que le romantisme se cherche encore, Stendhal publie le retentissant manifeste Qu'est-ce que le romantisme dans lequel il le définit comme l'ensemble des livres qui sont les plus susceptibles de plaire à ses contemporains: « Le romantisme est l'art de présenter aux peuples les œuvres littéraires qui, dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances, sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible. Le classicisme, au contraire, leur présente la littérature qui donnait le plus grand plaisir à leurs arrière-grands-pères ». (*Racine et Shakespeare*, 1823)

L'instantanéité du fait littéraire est soulignée par Baudelaire dans une étude intitulée *Le peintre de la vie moderne* (*Le Figaro*, 26, 29 novembre et 3 décembre 1863). Cette étude est consacrée à un dessinateur, caricaturiste et peintre réputé pour ses croquis de mœurs représentant, sur le vif, les contemporains, et la vie parisienne: la foule, les promeneurs qui sortent de l'opéra sur les grands boulevards, les élégants, les femmes en crinolines [voir l'album <https://www.facebook.com/Let974/photos/a.1982080578742974/1982138652070500> sur la page facebook Lettrés modernes de La Réunion].

CONNAITRE ce qui est à la mode, c'est une science. Cela s'étudie et s'apprend. Savoir ce qui n'est pas à la mode, c'est un instinct. Cela se devine et se sent.

Vingt journaux attentifs, mille élégants avoués vous avertissent de ce qui est convenable ; la toilette dont on s'informe, le livre dont on parle, le salon où l'on s'étouffe, le théâtre qui ne fait pas faillite sont à coup sûr à la mode. Trop d'indices assurés font aisément reconnaître un succès, pour qu'il y ait mérite à s'associer à la voix publique.

Mais ce qui n'est pas aussi manifeste, c'est ce qu'il faut abandonner, ce dont on ne parle plus, ce dont on n'a pas encore parlé, ce qu'il faut trahir, et les hommes et les choses qu'on ne doit jamais avoir connus.

En mode, faire est d'un grand talent, s'abstenir d'un beau génie.

Balzac, « De ce qui n'est pas à la mode » (*La mode*, 18 décembre 1830)

Qui dit modernité, dit variabilité du goût et des moeurs (cf. Balzac, *Traité de la vie élégante*, 1830 ; *De ce qui n'est pas à la mode*, 1830). La sensibilité à la mode s'affiche à travers le personnage du dandy, qui s'inspire des hommes élégants de l'Angleterre, les fashionable, dont Brummel est l'illustre représentant.



Le dandysme inspire le mode de vie des écrivains eux-mêmes (Balzac dont nous voyons la canne ci-contre, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly) et leurs personnages (voir Henri de Marsay dans *Illusions perdues* ou *Le cabinet des antiques* de Balzac, dont l'illustrateur Bertall dessine le portrait ci-dessus).



Tout au long du XIXe siècle, cette notion de révolution et de rupture sera centrale. Le romantisme est un courant matriciel pour tout ce qui va suivre, depuis le Parnasse jusqu'au surréalisme en passant par le réalisme, le naturalisme, le symbolisme et la décadence.